



"Ça ne mange pas de pain !"
l'actualité de l'alimentation en questions

« Les giboulées de mars »

L'Intégrale de l'émission radiophonique
de la Mission Agrobiosciences

Mars 2009

Edité par la Mission Agrobiosciences
www.agrobiosciences.org

La Mission Agrobiosciences est un centre de débats publics. Elle est financée par la Région Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Alimentation, l'agriculture et de la Pêche dans le cadre d'un contrat quadriennal Enfa-DGER-Région. Retrouvez les programmes et Intégrales de "Ça ne mange pas de pain !" ainsi que nos autres publications sur le magazine Web de la Mission Agrobiosciences : www.agrobiosciences.org.

Mission Agrobiosciences
Enfa BP 72 638
31 326 Castanet Tolosan
Tel : 05 62 88 14 50
www.agrobiosciences.org





Ça ne mange pas de pain !

L'actualité de l'alimentation en questions

Sécurité des aliments, santé publique, relation à l'environnement, éducation au goût, obésité galopante, industrialisation des filières, normalisation des comportements, mondialisation, crises, alertes, inquiétudes... L'alimentation s'inscrit désormais au cœur des préoccupations des citoyens et des décideurs politiques. Enjeu majeur de société, elle suscite parfois polémiques et prises de position radicales, et une foule d'interrogations qui ne trouvent pas toujours de réponses dans le maelström des arguments avancés.

Afin de remettre en perspective l'actualité du mois écoulé, de ré-éclairer les enjeux que sous-tendent ces nouvelles relations alimentation-société, de redonner du sens aux annonces et informations parfois contradictoires et de proposer de nouvelles analyses à la réflexion, la Mission Agrobiosciences organise, depuis novembre 2006, une émission radiophonique mensuelle - "Ça ne mange pas de pain !". Conçue dans un format dynamique, alternant chroniques, tables rondes, revues de presse et littéraire, cette émission explore, chaque mois, différents aspects et facettes d'une même question – *l'alimentation de 2050, le bio, les cantines scolaires* – en présence d'invités : des scientifiques (économistes, agronomes, toxicologues, psychologues...), mais aussi des cuisiniers, des artistes...

Enregistrée dans le studio de Radio Mon Païs, "Ça ne mange pas de pain !" (anciennement dénommée le Plateau du J'Go) est diffusée sur les ondes de cette radio toulousaine (90.1) les 3^{ème} mardi de 17h00 à 18h00 et mercredi, de 13h à 14h, de chaque mois. Elle peut être écoutée, à ces mêmes dates et heures par podcast à l'adresse Internet : <http://www.comfm.com/radio/8195.html>

A l'issue de chaque émission, la Mission Agrobiosciences publie, sur son magazine Web, l'Intégrale des chroniques et interviews. Un document d'une dizaine de pages téléchargeable gratuitement en suivant ce [lien](http://www.agrobiosciences.org/article.php?id_article=2084) :

Contact
Sylvie Berthier : 05 62 88 14 50
sylvie.berthier@agrobiosciences.com

Les giboulées de mars

« Tandis qu'à leurs œuvres perverses, les hommes courent haletants, Mars qui rit malgré les averses, prépare en secret le printemps ». Voici comment le poète Théophile Gautier, nous décrit, en introduction de son poème « *Premier sourire de printemps : Mars qui rit malgré les averses* », le troisième mois de l'année. Et c'est un peu à l'image de ces ondées éparées, parfois givrées mais qui laissent toujours place à de belles éclaircies, que la Mission Agrobiosciences a conçu le sommaire de cette nouvelle émission de "Ça ne mange pas de pain !".

Une Intégrale qui explore aussi bien les dérives possibles du « *Tout génétique* » que la question de l'identité par le prisme de notre rapport aux cuisines exotiques, ou encore celle de l'impact de cette nouvelle tendance au jeûne, sensée "détoxifier" notre l'organisme. Sans oublier, les revues de presse et littéraire et la chronique "Le Ventre du monde" de Bertil Sylvander.

Le Menu de l'émission de mars 2009

Mise en bouche	p 4
<i>Vous reprendrez bien un peu de gène ?</i> Revue de presse, par Marc Roze, étudiant à Sciences Po Toulouse.	
Chronique Grain de sel	p 5
<i>Péché de chair (et de chèrè).... Du carême aux jeûnes modernes</i> Par Valérie Péan, Mission Agrobiosciences	
Les pieds dans le plat	p 6
<i>Vers un meilleur des mondes tout génétique ?</i> Par Sylvie Berthier, Mission Agrobiosciences, et Bertrand Jordan, biologiste moléculaire	
Propos de table	p 8
- Discussion avec les chroniqueurs - Lecture critique de l'ouvrage de Laurent Ségalat, « <i>La fabrique de l'homme : pourquoi le clonage humain est inévitable</i> », par Joël Gellin, généticien, Inra	
Chronique Sur le Pouce	p11
<i>Cuisine exotique : cuisiner le goût des autres</i> Par Lucie Gillot, Mission Agrobiosciences, et Faustine Régnier, sociologue, Inra	
À emporter	p12
- <i>Tue cochon</i> Chronique le "Ventre du monde", par Bertil Sylvander, économiste et sociologue - <i>Carême, clonage et péché de chair dans le texte</i> La revue littéraire de Jacques Rochefort, Mission Agrobiosciences	

Vous reprendrez bien un peu de gène ?

Revue de presse par Marc Roze, étudiant à Sciences Po Toulouse

M. Roze : Si l'on veut parler de génétique en alimentation, il est difficile de faire l'impasse sur les OGM. Les 27 ministres européens de l'Environnement n'ont en tout cas pas pu éluder la question. Ils devaient en effet se prononcer le lundi 2 mars sur le renouvellement des clauses de sauvegarde autrichienne et hongroise concernant le maïs MON 810 génétiquement modifié en provenance de la firme Monsanto. Par 22 voix contre 5, les ministres ont validé le renouvellement de la clause... à l'encontre des recommandations de la Commission Européenne. « *Désaveu* » selon Le Monde¹, « *Camouflet* » pour Le Figaro², le débat va évidemment continuer sur ces produits puisque cette clause de sauvegarde est également mise en application par la France. Le Monde précise qu'il reste trois mois aux États membres pour se prononcer, mais on changera de détractants, car ce seront les ministres de l'Agriculture, et non plus de l'Environnement, à qui l'on demandera de statuer.

Alli laisse baba

Revoilà l'obésité avec la polémique autour du nouveau produit de l'entreprise GSK : la pilule Alli. Commercialisée sans ordonnance, celle-ci permettrait tout simplement de maigrir, mais « *dans le cadre d'un régime approprié* » précise GSK. En fait, la pilule agit au niveau des matières grasses avalées et empêche une partie de leur assimilation. Le résultat est rapide selon Rue89³ : « *Alli propose un contrat simple et radical à la fois : si vous mangez trop gras, il vous fait éliminer à coups de fortes diarrhées* ». Le webjournal recommande donc aux personnes souhaitant utiliser la "pilule miracle" « *d'être soit disciplinées, soit très disponibles [donc] jamais loin des toilettes* ». Voilà qui devrait entraîner de jolis bénéfices pour le marché du "PQ" !

Des molécules dans nos assiettes

Aujourd'hui dans les restos, place aux centrifugeuses et à l'azote liquide, place à la cuisine moléculaire ! Certains grands cuisiniers présentaient un aperçu de leurs recettes au Tokyo Taste, un festival culinaire dans la ville du même nom, qui s'est déroulé la deuxième semaine de février.

1 « *L'interdiction du maïs MON 810 maintenue en Hongrie et en Autriche* », Le Monde, 2 mars 2009.

2 « *Bruxelles inflige un camouflet aux défenseurs des OGM* », Le Figaro, 2 mars 2009.

3 « *Alli, la pilule qui fait maigrir fait surtout aller aux toilettes* », Colette Roos, Rue89, 19 février 2009.

C'est Ferran Adria, chef du restaurant El Bulli, qui est en haut de l'affiche pour présenter ces nouvelles pratiques. Cyberpresse⁴ le décrit d'ailleurs comme « *un martien chez les terriens* ». Ce chef espagnol a fait sensation au Tokyo Taste en présentant des sorbets à l'azote liquide ou encore sa technique de sphérification qui permet de faire « *des raviolis de mangue ou des pamplemousses mi-congelés, dont l'extérieur est craquant mais l'intérieur reste juteux* ». La cerise sur le gâteau reste la présentation d'une machine développée dans son laboratoire et qui fabrique « *de minuscules œufs à partir de gouttes d'huile d'olive, dont l'enveloppe croque sous la dent pour laisser s'échapper le contenu liquide, comme du caviar* », description que l'on peut lire dans le journal belge Le Vif⁵. Le chef français Marc Veyrat n'est pas en reste puisqu'il vient de choisir, pour fêter sa "retraite", d'ouvrir un restaurant bio couplé à un laboratoire moléculaire en République Tchèque. Le chapeau toujours vissé sur la tête, il part à la conquête d'un marché encore inexistant dans ce pays, « *pour le plaisir des sens, l'hygiène de vie et la santé publique* » explique-t-il à l'AFP⁶. Alors Marc, on veut être au compresseur et au moulin ? Il paraît en tout cas très déterminé : « *je suis sûr que les prochaines années verront un choc alimentaire de la même amplitude que le choc financier actuel. On ne peut pas continuer comme cela à infester la planète et l'organisme humain* ».

Clonage : à table !

Et si le clonage était la solution à nos problèmes alimentaires ? Pas le clonage humain, rassurez-vous. Non, non. Il s'agit du clonage de bœuf dont le gouvernement japonais vient de reconnaître la non-nocivité. « *Les experts s'accordent pour dire que les animaux clonés possèdent les mêmes informations génétiques que le bétail traditionnel. La valeur nutritionnelle de leur viande et de leur lait est la même. L'innocuité de leur descendance est, elle aussi, réaffirmée* » rapporte Terra Eco⁷. Peut-être verra-t-on dans quelques années aux côtés des étiquettes "bio", "viande d'origine française", une étiquette "bœuf cloné selon les normes". De quoi définitivement rassurer les consommateurs !

4 « *Ferran Adria : un martien chez les terriens* », Gilles Champion, Cyberpresse, 12 février 2009.

5 « *La cuisine moléculaire "naturelle"* », Le Vif, 12 février 2009.

6 « *Cuisine moléculaire : le pari tchèque de Marc Veyrat* », AFP, 19 février 2009.

7 « *Vous reprendrez bien du bœuf cloné ?* », Hélène Duvigneau, Terra Eco, 2 mars 2009.

Péché de chair (et de chère).... Du carême aux jeûnes modernes

Par Valérie Péan, Mission Agrobiosciences

V. Péan : Adieux, veaux, vaches, cochons... La chair est triste hélas et je vous en passe. Nous voici au mois de mars. Or dès le mercredi des Cendres, fin février, les Chrétiens - principalement les Catholiques - doivent faire maigre. Et oui, nous sommes en plein carême : plus de 40 jours de jeûne et d'abstinence, un régime d'austérité qui s'achève le Lundi de Pâques, qui se pratique en souvenir du jeûne de Moïse avant la remise des Tables de la Loi et de celui du Christ dans le désert, au moment de la Tentation.

Pour supporter cette diète forcée, sept jours de bombance la précèdent, dont fait partie le fameux mardi gras qui en est le dernier jour. Une semaine dite charnelle, faite de beuveries, débordements, et excès en tous genres, avant l'entrée en carême, dite également carême prenant. Au lendemain du mardi gras, il s'agit donc de faire ceinture. C'est d'ailleurs ce que nous indique le nom de ce premier jour d'ascèse : le carnaval, qui vient de l'italien *carne levare*, enlever la viande. Bref, manger maigre. Allez savoir pourquoi, peu à peu, le carnaval s'est déplacé la veille, jour du mardi gras, si vous avez bien suivi, marqué par la ripaille et les réjouissances dont il devient vite synonyme. Bref, le carnaval a comme masqué son sens initial...

Mais, me direz-vous, plus personne ou presque ne respecte le carême. Pas si vite... D'abord, pour les Catholiques, Benoît XVI multiplie les messages encourageant cette pratique de pénitence et de privation. Ensuite, la consommation de viande est, dans toutes les religions, soumise à des séries d'interdits⁸ et de restrictions permanentes ou liées à des périodes de l'année. Il y a là comme l'idée d'un "péché de chair".

8 Voir notamment l'interview d'Olivier Assouly, « *Interdits alimentaires : aux tables de la loi* ». Emission de "Ça ne mange pas de pain !" de décembre 2008. http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2563.

Même du côté des pratiques laïques, la viande se fait régulièrement hacher menue ! Ainsi, depuis 1985, mars est le mois des Journées sans viande, venues du mouvement américain *Meat Out*. Aux alentours du 20 de ce mois, dans toute la France et dans bien d'autres pays, ont lieu des actions de sensibilisation pour une alimentation sans produits d'origine animale. "*Manger de la viande tue*", prônent les plus radicaux, qui souhaitent par le végétarisme épargner les animaux et contribuer à protéger la planète que l'élevage intensif pollue⁹. Une sorte de carême revisité.

Péché de chair encore quand, plus généralement, l'abstinence devient de plus en plus tendance. Le maître mot : détoxiner ou détoxifier notre organisme... Un grand nettoyage de printemps à coups d'infusions et de légumes dépuratifs, l'alcool étant bien entendu prohibé. Des pratiques de cures et de jeûnes plus ou moins sévères, certaines proches de l'anorexie inquiétant d'ailleurs les professionnels de la santé.

C'est qu'il y a là un côté puritain qui n'est pas sans séduire. L'éloge du renoncement et l'idéal ascétique sont dans l'air du temps - pour certains, cela va même jusqu'à l'abstinence sexuelle - comme si la gourmandise était toujours considérée comme un péché et que céder à la tentation de la viande revenait à ne pas savoir contrôler ses instincts animaux. On pourrait en dire long sur nos répulsions à l'égard du carné et, à l'opposé, sur l'extrême valorisation du végétal, mais une émission entière y suffirait à peine. Ajoutons donc simplement que la montée du végétarisme et du végétalisme est sans doute favorisée aujourd'hui par la perte du rôle de marqueur social qu'a longtemps eu la viande, produit rare, réservé aux hommes, aux travailleurs qui gagnaient leur bifteck. Bref, avec les changements de valeur que nous connaissons, telle que la préoccupation de la santé, du léger et de la minceur, la filière viande risque de boire le bouillon et le carnaval de reprendre son sens initial.

9 Voir à ce sujet, le billet de la Mission Agrobiosciences de novembre 2008 : « *Serons-nous bientôt obligés de nous priver de viande et même de lait ?* »

http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2528

Vers un meilleur des mondes tout génétique ?

Par Sylvie Berthier, Mission Agrobiosciences, et Bertrand Jordan, biologiste moléculaire

S. Berthier : Pas une semaine ne passe sans l'annonce de la découverte d'un gène de l'obésité, de l'autisme ou du cancer... Des informations qui laissent penser que, prochainement, nous disposerons de solutions radicales pour combattre ces fléaux, puisque nous en aurons enfin compris les mécanismes intimes. Ce serait si pratique...

Déjà, sur Internet, le site 23andme promet de vous dire si vous risquez ou non de développer telle ou telle maladie, à partir d'un simple échantillon de salive et pour seulement 600 euros. Certains ultras rêvent même que l'on puisse, sur la base de simples tests génétiques, décréter quel enfant portera le gène de l'alcoolisme, et lequel aura toutes les chances de se transformer en assassin ou en homosexuel ou, mieux, en petit génie ou super champion de marathon. Ce serait si simple...

Pour remettre les gènes à leur place, nous avons invité le biologiste moléculaire Bertrand Jordan à lever les confusions sur les espoirs que suscite la génétique, ses limites, et les craintes que soulèvent certaines de ses applications. Un scientifique dont les interventions publiques concernent, le plus souvent, les relations entre génétique et société. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un œil aux titres de quelques-uns de ses ouvrages : "*Les imposteurs de la génétique*" (Seuil, 2000), "*Les marchands de clones*" (Seuil, 2003), "*Thérapie génique : espoir ou illusion ?*" (Odile Jacob, 2007) et, dernier en date, "*L'humanité au pluriel : la génétique et la question des races*" (Seuil, 2008).

Bertrand Jordan, vous ne cessez d'alerter sur les dérives de la génétique. Pourquoi et de quelles natures pourraient-elles être ?

B. Jordan. J'ai eu la chance de participer, ces quarante dernières années, à la grande aventure de la biologie moléculaire, cette époque où l'on a réellement commencé à comprendre le fonctionnement intime des cellules, des organismes, de l'hérédité... Des mécanismes qu'on ignorait jusqu'alors. Alors, certes, la biologie a été révolutionnée par des découvertes en génétique, par une meilleure compréhension de la molécule d'ADN - présente dans le noyau de chacune de nos cellules - et de la façon dont les informations qu'elle contient permettent de construire et de faire fonctionner un organisme. Mais, dans le même temps, on a eu tendance à ne plus voir, en biologie,

que la génétique et à oublier les autres disciplines. C'est d'ailleurs assez systématique : dès qu'une branche d'une science se développe très rapidement, on délaisse les autres. Par ailleurs, cette focalisation sur la génétique s'adosse au débat idéologique, inscrit de longue date dans notre société, opposant ceux qui pensent que notre vie est par avance déterminée, en particulier par les gènes, et ceux qui croient, au contraire, qu'elle se construit au fil du temps par l'éducation, l'environnement, les relations sociales...

Pour votre part, vous dites qu'on ne peut pas réduire l'être humain à son seul génome, sans nier toutefois son rôle sur certaines de nos capacités et certaines de nos faiblesses.

Absolument. J'ai essayé, tout au long de ma carrière, de montrer au public à la fois les progrès de la génétique, ce qu'elle démontre mais aussi ce qu'elle ne démontre pas, et en quoi on a souvent tendance à vouloir lui faire dire des choses qu'elle ne dit pas.

Aujourd'hui, nous savons clairement que nous avons tous les mêmes gènes et qu'ils sont disposés de la même façon sur les mêmes chromosomes. Mais, en même temps, chacun de nous est un être unique, disposant de versions légèrement différentes de ces gènes qui lui confèrent un certain nombre de forces et de faiblesses, par rapport à l'environnement dans lequel il vit.

Par exemple, les versions de gènes que je porte peuvent me rendre moins susceptible d'être atteint de schizophrénie que vous et me rendre, en revanche, plus vulnérable au diabète. Cela vaut pour un très grand nombre de caractéristiques physiques et peut-être pour certaines tendances comportementales - bien que ce soit moins évident sur ce dernier point. Il ne s'agit pas, bien sûr, de dire qu'il existe des gènes de la criminalité ou de l'intelligence, mais qu'il existe certains variants de gènes qui, dans certaines conditions, peuvent influencer sur les performances ou le comportement d'un individu.

Il semblerait qu'il y ait, depuis 2 à 3 ans, une accélération dans la compréhension du fonctionnement du génome. L'une des principales découvertes serait que, finalement, on ne sait pas vraiment comment tout cela s'organise. Vous n'aimez pas, d'ailleurs, que l'on parle de "décryptage" du génome.

Effectivement, les révolutions scientifiques ou technologiques se sont succédées au cours des quarante

dernières années. D'une certaine façon, tout a démarré avec la découverte de la structure de l'ADN par Watson et Crick en 1953, qui a permis de comprendre l'agencement de l'information que cette molécule renferme. A partir de là, on avait un début de compréhension, conceptuelle, des clés de la transmission de l'information génétique et de son utilisation.

Ensuite, au début des années 70, la possibilité d'étudier concrètement cette information et d'aller y voir de plus près a reposé sur une révolution technologique, le génie génétique - que certains ont appelé les manipulations génétiques. Cet ensemble de technologies innovantes a permis d'accéder réellement aux gènes, en particulier humains, de les lire et de comprendre, plus ou moins bien, la fonction qu'ils remplissent. Je n'aime pas l'expression selon laquelle on aurait « décrypté » ou « déchiffré » le génome. Cela laisse penser qu'on aurait tout compris.

Alors, certes, nous avons lu notre génome, les trois milliards de bases¹⁰ qui se succèdent dans cet ADN - soit les quelques 20 000 gènes qui renferment l'information. Cela dit, on est loin d'avoir parfaitement compris le fonctionnement de chacun de ces gènes, de quelle(s) protéine(s) il dirige la synthèse, quel est le (ou les) rôle(s) de chacune de ces protéines, comment elles interagissent avec les autres, etc. La biologie des années à venir devrait nous donner des réponses. Mais il y a encore beaucoup de pain sur la planche !

Pourtant, il y a dix ans, on nous promettait la thérapie génique. C'est-à-dire, injecter à des malades, dont un gène ne fonctionne pas, le "bon gène", par exemple celui de l'insuline pour les diabétiques de type 2. Cela ne semble plus d'actualité, et paraît même relever de la science-fiction aujourd'hui.

Effectivement, la thérapie génique est l'une des grandes désillusions des vingt dernières années. Il n'y a pas de problème fondamental sur le principe, simplement chacune des étapes à effectuer s'est révélée beaucoup plus compliquée et difficile à réaliser correctement qu'on ne l'imaginait à l'époque. Cela correspond à l'esprit des années 90, où l'on pensait qu'une fois l'ADN humain lu - ou « décrypté » -, ayant tout compris, l'on pourrait tout faire. Dans cet état d'esprit, on pensait qu'on arriverait à introduire chez les malades des gènes actifs palliant les défectueux, et que tout cela se débrouillerait pour fonctionner et réparer les défauts. On s'aperçoit que c'est beaucoup, beaucoup plus compliqué que cela. Un gène, ça ne s'introduit pas comme ça dans le bon organe et, une fois

10 Les quatre bases de l'ADN : A : Adénine, T : Thymine, G : Guanine, C : Cytosine

introduit, encore faut-il qu'il fonctionne correctement dans les bonnes cellules, suffisamment fort mais pas trop non plus, et cela durant des mois et des années, et non pas simplement quelques semaines.

Au total, la thérapie génique a été un succès pour quelques maladies très rares, comme le SCID, un défaut des défenses immunitaires chez les enfants (les fameux « enfants bulle »)¹¹. Mais cela reste tout à fait exceptionnel. Pour le moment et probablement pendant assez longtemps, la thérapie génique n'est pas et ne sera pas cette grande avancée générale de la médecine que l'on espérait. Il y a ainsi, parfois, des déceptions dans l'avancée de la recherche et de la médecine...

Cependant, les annonces médiatiques se multiplient, publiant la découverte du gène responsable de telle ou telle maladie et laissant espérer que nous nous dirigeons, de manière certaine, vers certains traitements ciblés, nutritionnels notamment - ce qu'on appelle la nutriginomique¹². Croyez-vous au développement de ce genre d'applications ?

Non, je n'y crois pas beaucoup, parce qu'on est très loin d'avoir une connaissance suffisamment précise permettant ce genre d'intervention. Ce qu'arrivent à montrer actuellement, de façon convaincante, des études scientifiques réalisées à grande échelle, sur un grand nombre de personnes, avec des moyens techniques sophistiqués, c'est qu'un certain variant d'un certain gène va, par exemple, augmenter le risque d'obésité chez une personne. Cela veut dire que si vous avez ce variant, le risque que vous deveniez obèse est de 15% alors qu'il est de 10% pour la population en général. Cela montre qu'il y a, effectivement, une relation de cause à effet entre ce variant de gène et le fait de développer l'obésité, dans certaines conditions. Cela dit, il ne s'agit pas DU gène de l'obésité, mais d'un gène parmi des centaines, voire des milliers, dont les différents variants jouent un rôle par rapport à un risque élevé ou, au contraire, faible d'obésité. Alors, fournir, à partir de là, des recommandations diététiques - autres que celles, évidentes, de manger varié et de bouger -, cela n'a pas vraiment de sens¹³. Cela n'empêche pourtant pas certaines entreprises de se lancer sur ce marché et de vous proposer l'analyse de votre ADN d'après laquelle elles vont vous fourguer des suppléments vitaminés dits adaptés à votre problème ! Quand on y regarde de près, il s'agit de simples suppléments vitaminés standards, qui coûtent cent fois plus cher que si vous les achetiez chez votre pharmacien.

11 Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Alain_Fischer

12 Voir la définition de la nutriginomique sur Wikipédia :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Nutrig%C3%A9nomique>

13 Voir l'article de Bertrand Jordan « *Le déclin de l'empire des GWAS* », Médecine/Sciences, mai 2009

Discussion avec les chroniqueurs

V. Péan. Vous avez écrit, en 2000, un livre que j'avais trouvé remarquable, « *Les imposteurs de la génétique* ». Aujourd'hui si on devait le rééditer, je pense qu'il y aurait plutôt des chapitres à rajouter que des chapitres à enlever.

B. Jordan. Oui, en neuf ans il s'est passé énormément de choses. Effectivement, il y a autant de coups de gueule à pousser aujourd'hui contre les imposteurs qu'en 2000, même si ce ne sont pas exactement les mêmes.

V. Péan. On parle beaucoup du lait de vache qui serait, à écouter certains, un véritable poison. On dit que l'intolérance au lait serait due à un déficit en lactase - l'enzyme qui permet de casser le lactose, le sucre du lait - et que ce déficit serait finalement normal. Il caractérise, je crois, les $\frac{3}{4}$ de la population mondiale. Ce qui ne serait pas normal, ce serait de digérer le lait, donc de garder un taux de lactase important. Et cette faculté serait due à une mutation génétique, qui marquerait des populations issues de peuples d'éleveurs s'étant adaptés à une alimentation fortement lactée. Quel est votre avis sur cette question ?

B. Jordan. C'est un cas assez classique, souvent cité comme un bel exemple démontrant une sélection s'étant opérée sur les populations humaines.

Chez les mammifères, les nouveau-nés digèrent très bien le lait, puisqu'ils sont ainsi nourris par leur mère. Puis leur alimentation se diversifiant, il n'ont plus besoin de digérer le lait et perdent donc cette capacité à l'âge adulte, parfois même avant. Ne pas conserver cette capacité correspond, probablement, à une économie du fonctionnement de l'organisme. Donc, vous avez raison, la situation normale est de ne plus digérer le lait à l'âge adulte, de devenir intolérant au lactose.

Toutefois, dans la population humaine, il existe effectivement, en Europe, un nombre assez important d'adultes qui ont gardé une activité lactase importante. Et la carte d'origine de ces personnes coïncide avec les régions d'élevage datant de plusieurs milliers d'années. On pense donc qu'une mutation est apparue par hasard, dans les populations européennes et qu'elle a permis à ceux qui la portaient et qui vivaient en

présence de bétail d'en consommer le lait et des produits lactés. Bénéficiant ainsi d'une alimentation plus abondante et plus variée que ceux qui ne digéraient pas le lait, leur "succès reproductif" a été meilleur. Finalement, cette mutation s'est répandue dans la population. Les mutants capables d'assimiler le lait ont plus moins pris le dessus, au sein de ces populations (Europe du Nord), sur ceux qui ne pouvaient pas le digérer. On a trouvé en Afrique, aussi, deux ou trois populations pastorales, chez lesquelles est apparue depuis plusieurs milliers d'années une autre mutation permettant de conserver l'activité lactase à l'âge adulte.

On peut prendre un autre exemple. Au départ, tous les Européens étaient noirs de peau, puisque nous venons tous d'Afrique. Une mutation "peau blanche" est apparue, favorisant les personnes la portant dans les régions peu éclairées. Cela leur permettait de fabriquer de la vitamine D de façon beaucoup plus efficace.

J. Gellin. Comment expliquer au public qu'il n'y a pas un gène de l'obésité, mais plusieurs et que, d'autre part, lorsqu'on établit le diagnostic d'une maladie, pour une personne, il ne s'agit que d'une probabilité qu'elle la développe. Il reste difficile de faire comprendre que l'on passe d'une analyse statistique pour l'ensemble d'une population qui possède la version d'un gène (l'allèle) qui fonctionne bien, à une probabilité de déclarer la maladie pour ceux qui ont l'allèle défectueux.

B. Jordan. Je suis d'accord avec vous. La vision dominante de la génétique humaine reste très marquée par ses premiers succès, qui ont permis l'élucidation de quelques grandes maladies génétiques monogéniques (c'est-à-dire causées par le défaut d'un seul gène majeur, et toujours le même), comme dans la mucoviscidose ou la myopathie.

Du coup, on a eu tendance à plaquer ce modèle sur un peu tout et n'importe quoi. Pour l'obésité, mais aussi pour des caractéristiques comme la taille, dont on sait aujourd'hui que pas moins de quarante gènes ont une influence sur notre taille adulte. On ne peut donc pas parler du "gène de la grande taille". Voici un premier point qu'il est important de faire passer, un peu à contre-courant puisque l'on voit tous les jours dans les médias « *On a trouvé le gène de ceci ou de cela* », alors que ce qu'on a trouvé, au mieux, c'est un gène dont certains variants ont une certaine influence sur telle ou telle caractéristique ou maladie.

Ensuite, effectivement, c'est une réelle difficulté de passer d'une probabilité statistique à la prévision individuelle. Par exemple, le fait de porter une version particulière de gène HLA-B (la version appelée HLA-B27) multiplie par dix le risque de spondylarthrite ankylosante¹⁴ : c'est une influence génétique très forte. Mais comme la fréquence de cette maladie est faible (environ quatre personnes sur mille), le risque des porteurs de HLA-B27 s'élève à quatre pour cent (dix fois quatre pour mille) : en d'autres termes ils ont 96% de chances de ne PAS être atteints de cette affection...

J. Gellin. On nous a longtemps dit que, de part leur génome, les humains étaient tous identiques à 99,9% (ils ont donc 0,1% de différence). Dans votre dernier livre « *L'humanité au pluriel* », vous donnez quelques arguments qui montrent que ce pourcentage de variation est largement plus grand. On sait effectivement, aujourd'hui, qu'il existe des dynamiques du noyau, de l'épigénétique¹⁵, des événements qui ne sont pas, *stricto sensu*, liés au génome lui-même. Néanmoins, quelque chose me gêne dans votre livre : vous donnez des arguments qui définissent, en quelque sorte, des races chez l'homme et vous finissez par dire qu'il vaut mieux proscrire ce terme pour éviter tout mal entendu. Quelle est, au fond, votre opinion ? Serait-ce si dangereux de dire que les races humaines existent ?

14 Maladie qui provoque une courbure très invalidante de la colonne vertébrale.

15 <http://epigenome.eu/fr/1,1,0>

B. Jordan. Difficile de donner une réponse rapide ! Quand on prend un terme, il ne faut pas oublier ce qu'il véhicule. Et ce que véhicule le mot de race humaine, c'est que l'humanité est divisée - un terme pas innocent - en races, que chaque race est bien séparée des autres, a ses propres caractéristiques physiques, mentales, comportementales, etc. Donc, en première approximation, ma réponse est que, en ce sens-là, les races n'existent pas¹⁶. Mais ensuite, en deuxième approximation, si on regarde l'ADN de suffisamment près, avec des outils suffisamment sophistiqués, on peut effectivement rattacher les hommes à une ou des ascendances géographiques qui sont africaine, asiatique, européenne, ainsi de suite... En d'autres termes, on retrouve dans notre ADN la trace de nos ancêtres, quoi de plus normal ? Mais ces ascendances ne constituent pas des races au sens classique du mot puisque la diversité génétique interne de chacun des groupes humains est beaucoup plus forte que la différence entre chacun des groupes.

On pourrait peut-être essayer de changer le sens du terme race, mais il est tellement installé et fixé dans la tête des gens que je pense qu'il vaut mieux éviter de l'employer, dans notre culture. Aux Etats-Unis, ce n'est peut-être pas exactement pareil. Le mot n'a pas la même charge. D'une certaine façon, il est plus banalisé ou aseptisé qu'en France.

16 Lire l'entretien de Bertrand Jordan dans Science et Avenir, d'avril 2008 : « *L'espèce humaine est l'une des plus homogènes qui soit* » : http://sciencesetavenirmensuel.nouvelobs.com/hebdo/parution/p734/articles/a370512-%C2%A8ce_humaine_est_lune_des_plus_homog%C3%A8nes_qui_soit%C2%BB.html

Lecture critique de l'ouvrage de Laurent Ségalat, « *La fabrique de l'homme : pourquoi le clonage humain est inévitable* », par Joël Gellin, généticien, Inra

S. Berthier. Pour clôturer cette séquence sur la génétique, nous allons évoquer l'ouvrage du généticien Laurent Ségalat, « *la fabrique de l'homme : pourquoi le clonage humain est inévitable* »¹⁷, avec Joël Gellin, généticien à l'Inra qui a lu cet ouvrage.

Aujourd'hui, on ne parle plus beaucoup du clonage des humains. Pourtant, ce thème faisait l'objet d'une véritable fièvre médiatique, il y a une dizaine d'années : de la brebis Dolly, premier animal cloné aux promesses d'une secte qui prédisait un clonage humain rapide, ce dernier

occupait tous les esprits. Dans ce contexte médiatique et de vive émotion, une loi extrêmement restrictive avait été promulguée en 2003.

S. Berthier. Joël Gellin, plus de dix ans se sont écoulés depuis. Où en sommes-nous aujourd'hui dans la pratique du clonage ?

J. Gellin. Le taux de réussite est proche de 10% chez les porcs et les bovins. Les animaux naissent avec des anomalies souvent mortelles à court terme. Il y a donc une souffrance animale importante. Il n'y a pas de réussite actuellement avec des primates.

17 Ed. Bourin, octobre 2008, 304 pages. 16€

Pouvez-vous rappeler, en deux mots, ce que dit la loi de 2003.

Elle est très restrictive puisqu'elle précise qu'« est interdite toute intervention ayant pour but de faire naître un enfant, ou se développer un embryon humain, qui ne serait pas directement issu des gamètes [spermatozoïde] d'un homme et [ovule] d'une femme. » Le non respect de cette loi est puni de 30 ans de réclusion criminelle et d'une amende pouvant atteindre 7,5 millions d'euros.

Qu'avez-vous pensé du livre de Laurent Ségalat, « la fabrique de l'homme » avec un sous titre accrocheur « Pourquoi le clonage humain est inévitable » ?

Marc Augé dans un livre en 1999, « *Le clonage humain* » (Ed. du Seuil), nous expliquait déjà que « *La grande difficulté que contient pour nous, aujourd'hui, la réflexion sur le clonage humain, c'est que d'emblée nous sommes opposés à toute autorisation, sans savoir exactement pour quelle raison, et que nous sommes dans l'embarras lorsque nous tentons de dire quels arguments justifient l'interdiction* ».

Pour Laurent Ségalat, interdire le clonage dans l'état actuel des connaissances et de la technique n'est que sagesse. La protection physique de l'enfant est ainsi assurée.

Là où la loi "pèche", c'est dans la condamnation du clonage comme irrémédiablement immoral. Les arguments justifiant cette interdiction sont flous. Pour lui, la question mérite un examen approfondi. Son livre est riche, clair et abordable.

Reste que, dans notre représentation, le clonage demeure un acte relativement effroyable

L'auteur constate que, sur le plan historique, on s'aperçoit que ce qui est permis ou non dans le domaine de la reproduction, d'un point de vue moral et juridique, tient à des balises se déplaçant au fur et à mesure que la société évolue. Les frontières de la génération précédente (insémination artificielle, avortement et bébé éprouvette) qui suscitaient d'âpres discussions il y a 30 ans ont été totalement absorbées.

Le divorce, les familles reconstituées, les droits des homosexuels, le choix du nom de famille et les nouvelles formes de procréation médicalement assistée ouvrent le champ à des formes familiales inédites. C'est une redéfinition de la famille contemporaine qui se construit peu à peu.

L'auteur nous dit que « *dans l'histoire de la maîtrise par l'homme de la reproduction, il apparaît que le clonage en sera prochainement la prochaine étape* ».

Dans la loi, le clonage reproductif est fortement associé à l'eugénisme.

Il faut rappeler que l'eugénisme désigne l'amélioration des caractères héréditaires de l'espèce humaine par une intervention délibérée. J'ai trouvé très pertinent ce qu'écrit l'auteur pour dénoncer cette association. Pour lui, notre société pratique tous les jours des actes eugéniques.

Il en fait une liste : écographie prénatale, avortement thérapeutique, diagnostic pré-implantatoire qui permet de choisir sur des critères génétiques les embryons qui vont être réimplantés.

Pour lui, le plus significatif est la politique du CECOS, le centre d'étude et de conservation des œufs et du sperme humains. Les donneurs potentiels y sont soumis à un questionnaire sur l'origine ethnique, la profession. Sont écartés ceux qui souffrent de maladies chroniques, comme le diabète.

De plus, dit Ségalat, le CECOS ne conserve pas le sperme provenant d'individus considérés comme peu fiables (simples d'esprit, vagabonds, cas sociaux). Il s'agit bien d'eugénisme.

Je crois que vous voulez nous conseiller un autre livre sur ce thème, pour terminer.

Oui, il s'agit de l'ouvrage de Philippe Descamps « *Un crime contre l'espèce humaine ? Enfants clonés, enfants damnés* » publié en 2004, aux éditions "Les empêcheurs de penser en rond". Cet ouvrage est vraiment intéressant d'un point de vue philosophique.

Pour aller plus loin

Gènes et destin, une conférence de Bertrand Jordan, biologiste moléculaire.

http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=0118

« Le sacre du gène : pourquoi continue-t-on à surestimer la génétique ? », la Conversation de Midi-Pyrénées introduite par Joël Gellin, et l'ethnologue Jean-Pierre Albert.

http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2547

Les silence des clones : pourquoi ne parle-t-on plus de clonage dans les médias ? La Conversation de Midi-Pyrénées introduite par Joël Gellin et la juriste Emmanuelle Rial-Sebbag

http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2100

Mes 23 chromosomes vous séduisent-ils ? Une chronique de Joël Gellin à propos du site 23andMe.

http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2453

Peut-on manger des clones ? Une chronique de Joël Gellin, "Ça ne mange pas de pain !" de mars 2008.

http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2446

Cuisine exotique : cuisiner le goût des autres ?

Par Lucie Gillot, Mission Agrobiosciences, et Faustine Régnier, sociologue, Inra

L. Gillot : Dans un article publié par Eve Mongin sur le blog de Libération¹⁸ en février dernier, on apprend que désormais, en Italie, les querelles de voisinage n'ont plus pour origine le tapage nocturne mais les effluves culinaires. Plus précisément celles qui émanent des appartements des *extracomunitari* – comprenez les personnes dont le pays d'origine ne se situe pas au sein de l'Union Européenne. Loin d'être une simple anecdote, la question, de l'autre côté des Alpes, est sérieuse. Autre exemple, relayé en mai dernier par l'agence de presse ADNkronos : le gouvernement romain a proposé de supprimer des menus des cantines scolaires, les plats de cuisines étrangères pour les remplacer par des plats italiens ou "typiques" de la cuisine méditerranéenne¹⁹. Une actualité qui nous rappelle, si besoin est, que la cuisine est, comme le biologique, un marqueur d'identité. Et pour mieux saisir ce phénomène, j'ai convié Faustine Régnier, sociologue, du laboratoire Aliss (Alimentation et Sciences sociales) de l'Inra. Faustine Régnier s'est intéressée à l'exotisme culinaire, c'est-à-dire, schématiquement, "tout ce qui n'est pas soi" . Elle y a d'ailleurs consacré un ouvrage, « *L'exotisme culinaire, les saveurs de l'Autre* », publié aux Presses Universitaires de France (PUF) en 2004.

L. Gillot : Comment expliquer qu'une chose aussi anodine – une odeur de cuisine – suscite une telle réaction ?

F. Régnier : Une odeur de cuisine n'a rien d'anodin car la cuisine est un marqueur d'identité. Et à ce titre, l'étranger est très souvent défini par ses habitudes culinaires, hier comme aujourd'hui. Ainsi, par exemple, en France, les italiens ont longtemps été surnommés les "*macaronis*". Ce lien entre cuisine et identité peut se traduire de deux manières : il peut induire ou bien un attrait pour ces cuisines – l'exotisme culinaire –, ou bien, dans une version négative, une forme de xénophobie.

Pouvez-vous nous donner une définition de l'exotisme culinaire ?

Il s'agit d'une notion complexe qui a énormément variée au fil du temps. L'exotisme peut être défini comme un mouvement, assez rare me semble-t-il,

¹⁸ <http://andiamo.blogs.liberation.fr/mongin/2009/02/couscous-kebab.html>

¹⁹ <http://www.adnkronos.com/AKI/English/CultureAndMedia/?id=1.0.2179736782>

d'appétence ou de goût pour les cuisines étrangères. Certes, ce mouvement peut être considéré comme réducteur en ce sens que ces cuisines sont parfois réduites à leurs plats les plus typiques : le couscous maghrébin, la paëlla espagnole... Cela étant, ce temps de découverte positive de l'autre, cette volonté de savourer un aliment ou un plat inconnus, différents, me semblent suffisamment rares pour que l'on puisse s'en réjouir.

Les faits montrent pourtant que notre rapport aux cuisines étrangères est ambivalent. D'un côté, elles nous fascinent, de l'autre, elles nous dégoûtent. Comment l'expliquer ?

Il faut souligner un aspect important : consommer un produit étranger, souvent différent de ce que nous connaissons, ne va pas de soi. Car il ne s'agit pas seulement d'un objet inconnu mais d'un produit que nous allons ingérer, c'est-à-dire introduire au plus profond de nous-même. Par ailleurs, ce plat ou ce produit vient bouleverser un système culinaire traditionnel. Prenons l'exemple du poisson cru. Consommer ce type de produit, dans les années 50 ou 60, n'avait rien d'évident pour les palais français pour une raison simple : pendant longtemps, le cru n'a pas été valorisé ni situé du côté de la culture en France. En effet, dans le système culinaire traditionnel français, on accorde de la valeur à ce qui est transformé, cuisiné, autrement dit, ce qui est cuit. D'où la réticence à l'égard de ce plat.

B. Sylvander : En tant que sociologue, j'imagine qu'un ensemble de facteurs extérieurs peuvent également influencer la perception, positive ou négative, de ces cuisines. Par exemple, si je suis en vacances, je vais probablement être plus enclin à la découverte de ces saveurs que d'accoutumée.

Absolument. Les conditions extérieures et plus généralement le contexte à la fois historique, économique ou politique d'un pays va favoriser ou, au contraire, atténuer l'attrait pour les cuisines étrangères. Et comme vous le soulignez, le tourisme est un vecteur important de découverte de produits et de plats étrangers, pour les raisons suivantes. D'une part, on se situe dans un contexte de détente – ce sont les vacances –, et d'autre part, une fois de retour chez soi, on sera susceptible d'intégrer ces nouveautés culinaires à son propre répertoire alimentaire, histoire de faire revivre, le temps d'un repas, ces moments de vacances. A contrario, on pourrait penser que les flux migratoires

sont de bons vecteurs de diffusion des produits exotiques. Dans les faits, on remarque qu'ils ont un impact ambivalent. Ils peuvent avoir un aspect positif sur la diffusion de ces produits, notamment lorsque les communautés étrangères ouvrent des commerces exotiques. Par exemple, en France, les asiatiques, avec leurs échoppes spécialisées, ont largement contribué à la découverte des produits orientaux. Cela étant, les flux migratoires peuvent aussi avoir l'effet inverse. Car la cuisine exotique, pour être attrayante et donc acceptée, doit être "lointaine" et faire rêver. Or l'histoire et l'actualité montrent que, bien souvent, les migrations, lorsqu'elles sont perçues par les consommateurs comme massives, atténuent la part de rêve nécessaire à l'appétence pour ces cuisines.

L. Gillot : Aujourd'hui, les cuisines et produits exotiques semblent avoir le vent en poupe. En témoigne la longueur, dans les grandes surfaces, des linéaires qui leur sont consacrés.

Effectivement, les linéaires des grandes surfaces consacrés aux produits étrangers ne cessent de croître depuis quelques années. Ce formidable développement peut être interprété comme une forme de réaction face à la crainte de ce que l'on nomme la mondialisation et la peur de l'uniformisation des goûts.

Je ferai ici le parallèle avec la cuisine de terroir qui est une forme de découverte non pas de l'étranger mais, puisqu'il s'agit des richesses culinaires d'une même nation, de soi. Selon moi, l'exotisme est la version étrangère de cet intérêt pour des produits ou des types de plats qui ont une origine géographique

déterminée. Dans la cuisine de terroir, il s'agit d'une région ou d'un territoire donné. La cuisine exotique, parce qu'elle identifie un plat à une nation voire même, de plus en plus, une province bien spécifique, participe de ce même phénomène. Comme les cuisines de terroir, elle traduit la volonté - en réponse aux craintes de mondialisation et d'uniformisation des goûts, à ce que certains appellent l'américanisation des pratiques alimentaires -, de localiser l'origine des produits, ici comme ailleurs. Un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur ces dernières décennies.

Certains produits considérés comme exotiques hier ne le sont plus vraiment aujourd'hui, la banane par exemple. A quoi ressemble l'exotisme de nos jours ?

L'image de la banane a effectivement bien changé, depuis les années 1920 ou 1930 où elle apparaissait comme un produit très exotique, à nos jours, où elle est sur toutes les tables. Cela étant, si le caractère exotique d'un plat ou d'un produit évolue au fil des ans, s'atténuant parfois, la cuisine étrangère dont il est le fruit n'en reste pas moins exotique. Ainsi, dans les années 1930, un petit bouchon de rhum dans une recette toute simple suffisait à transformer celle-ci en préparation martiniquaise. Depuis, le rhum a fait sa place dans les cuisines et l'exotisme s'est enrichi d'autres plats de l'île comme les acras, ces boulettes de poisson émietté ou de légumes frites dans l'huile, ou le colombo²⁰, que l'on a découverts dans les années 60-70. On voit bien comment, au sein même de ce que l'on peut appeler l'exotisme antillais ou martiniquais, l'exotisme se renouvelle en permanence.

²⁰ Plat à base de poisson ou de viande assaisonné d'un mélange d'épices appelé colombo

À emporter

Tue cochon

Chronique "Le Ventre du monde" de Bertil Sylvander, économiste et sociologue

B. Sylvander. Dans les Baronnie, on pratique le « Tue cochon » depuis l'antiquité, selon les ethnologues. En février 1982, j'ai été invité à célébrer ce rite antique par des amis d'un village proche de Capvern. A première vue, tous les ingrédients étaient rassemblés pour faire de cette fête un grand moment amical et aussi l'occasion d'une étude ethnologique directe. Mais finalement, je n'en garde pas un si bon souvenir. On va voir pourquoi.

En début de matinée, le couple d'amis, appelons les Marie-Pierre et Germain, avait tout préparé. Le cochon était dans sa cage et grognait et nous attendions ... le boucher. De café en café, nous

sommes arrivés au pastis : toujours pas de boucher. Tout le monde était inquiet, y compris le cochon, qui, lui aussi avait ses raisons. Enfin, vers midi et demi, nous avons vu la voiture du boucher monter sur le chemin et nous nous sommes demandés ce qu'il convenait de faire : déjeuner et commencer après midi ? Oui, mais il y avait énormément de travail, pour que toutes les cochonnailles soient terminées avant la nuit. Sans un mot, le boucher a débarqué son matériel de sa camionnette et nous avons décidé d'expédier assez vite le repas, qui aurait du être une fête. L'humeur générale était assez mauvaise.

Au travail ! Les hommes sont allés chercher le cochon dans sa cage. Nous l'avons tiré, poussé, on s'est bien

battu et lui s'est bien débattu. On l'a maintenu sur une sorte de grande auge en zinc allongée et le boucher s'est approché avec son grand couteau. Et, je vous assure que ce n'est pas un fantôme, il nous regardait tous, l'un après l'autre avec de petits yeux cruels. Il a bien pris son temps et d'un geste précis, *sans nous quitter des yeux*, il a tranché la carotide, pendant que Marie-Pierre récupérait le sang dans une bassine. Déjà que l'ambiance générale n'était pas au beau fixe, cette manière de procéder a achevé de glacer tout le monde.

On a continué le travail. Moi, qui étais novice, j'essayais de me rendre utile en faisant la petite main. Il fallait mettre le cochon dans un bain d'eau bouillante, brûler les soies au chalumeau, le suspendre pour le vider, nettoyer les tripes dans l'eau courante pour les saucisses et le boudin, etc. Au cours des allées et venues, nous nous croisions les uns les autres, en cachette du boucher, et nous nous interrogeons du regard, sans dissimuler la légère appréhension qui nous envahissait. On se

retrouvait ensuite à ses côtés et on le voyait continuer ses gestes précis avec son grand couteau : découper la carcasse, vider le cochon, séparer les entrailles et surtout, les intestins, etc. Il avait toujours ce regard méchant, qui nous faisait redouter, dans une hantise bien compréhensible, un dérapage sanguinaire de sa part. Mais la fin de la journée est arrivée (fort tard dans la nuit) et notre boucher est reparti sans un mot et sans autre bain de sang que celui du cochon.

J'ai longtemps réfléchi à cette aventure, somme toute assez dérisoire. Et je suis arrivé à identifier un vieux fondement aux terreurs enfantines qui ont donné naissance, au fil de l'histoire des hommes, aux contes mythiques. L'ogre du petit Poucet ou saint Nicolas et son saloir sont des figures fascinantes qui nous renvoient à des délires inconscients : l'irruption dans la vie de tous les jours, de la force pulsionnelle et destructrice. Sachez donc, petits enfants, qu'on ne joue pas impunément à ce rituel bien sympathique de « Tue Cochon » ! L'ombre de l'ogre peut surgir à tout moment !

Carême, clonage et péché de chair dans le texte

La revue littéraire de Jacques Rochefort, Mission Agrobiosciences

J. Rochefort : Dans « *Vents de carême* », (Ed. Métailie 2006) Leonardo Padura, nous apprend que faire carême, c'est aussi être dans le vent. Quand les vents de carême annonciateurs de l'inférieur printemps cubain commencent à souffler, toutes les journées deviennent troublantes pour l'inspecteur Mario Conde. Il tombe amoureux d'une éblouissante saxophoniste et enquête sur la mort d'une jeune professeur, enseignante dans le lycée dont l'inspecteur et ses amis gardent une si grande nostalgie. Mario Conde pénètre alors dans un monde en pleine décomposition, où règnent l'arrivisme, le trafic d'influence, les fraudes, la drogue. Il perd une partie de ses illusions mais vit une histoire d'amour et de musique dont il ne peut imaginer le dénouement. Cela ressemble à du Montalban sans Montalban.

Dans « *l'Inconnue du Musée de l'Homme* » de Jacques Milliez paru dans la collection du Masque (2008), on apprend qu'une jeune femme d'origine asiatique est abattue froidement sur la terrasse du Musée de l'Homme où elle attendait son directeur, un bien nommé Galant. Dans la poche de la victime on retrouve des extraits de presse : un article de Galant justement, prenant position contre le clonage humain ; et celui d'un journaliste américain saluant la réussite du professeur Zwang, à Séoul, dans la fabrication de clones. Le commissaire Jasmin commence ses investigations sur une piste très mince mais il évoque l'affaire avec son ami de toujours, Marc Cour, un

journaliste-reporter. Celui-ci, intrigué, décide de mener secrètement l'enquête qui le conduira jusqu'à Séoul. Un pays où la recherche scientifique de pointe côtoie les rituels chamaniques les plus anciens. Il aura bien du mal à séparer le virtuel du réel. Entre avancées scientifiques majeures, morale et règles d'éthique, un roman à suspense qui vient questionner chaque lecteur sur les progrès de la science et sur ce que l'homme est prêt à assumer pour un avenir meilleur.

Avec « *Adultère et autres diversions* » (Ed. Bourgois 2000) de Tim Parks, nous nageons dans le péché de chair. Une série de nouvelles où l'adultère est abordé avec un regard oblique et décalé. « *L'adultère* » est l'histoire classique d'un homme de 40 ans qui veut quitter son épouse pour une femme plus jeune. Mais celle-ci refuse de vivre avec lui et lui avoue que pendant leur relation, elle a eu d'autres amants. Voilà qui finira mal.

Le divorce et le football sont en parallèle dans « *Analogies* » où la vie d'un couple plonge vers la rupture comme le club vers la seconde division. La descente est assurée. Des nouvelles de bonne qualité, traitant de la fidélité, de l'infidélité, de la façon d'élever ses enfants tout en ayant plusieurs amants et amantes, de ses parents et de la mort de son père. La vie quoi !

Que l'on fasse carême ou pas, que le clonage soit ou non une solution, on observera que l'adultère se porte bien et que, d'adultère en adultère, le monde reste le monde et que les femmes et les hommes en sont toujours les acteurs. C'est rassurant.